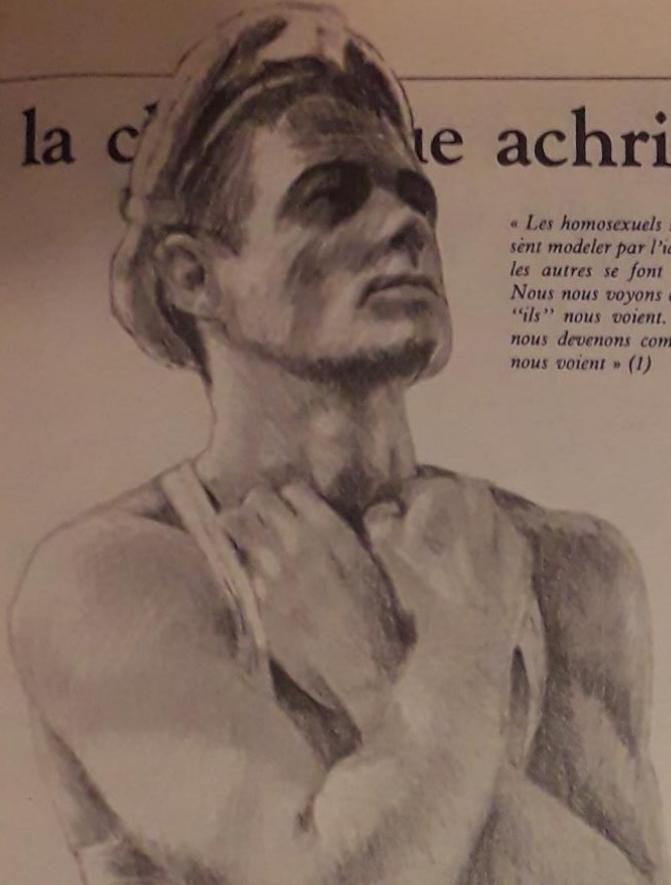


la c... e achrienne de renaud camus



« Les homosexuels se laissent modeler par l'idée que les autres se font d'eux. Nous nous voyons comme "ils" nous voient. Pire : nous devenons comme ils nous voient » (1)

regret tout au plus, et encore même pas. Si Genet avait besoin, pour construire son œuvre, son monde, de cette image-là, de cette homosexualité criminelle, il a bien fait de ne pas s'en priver. L'éclatante beauté de ses romans et de ses poèmes, il importe assez peu qu'elle jaillisse de considérations mystico-psychologiques auxquelles je ne crois pas plus qu'à leur contraire, non plus que leur auteur, peut-être. La langue transcende tout. C'est une des plus belles de la littérature française au XX^e siècle.

Malheureusement, dans le film de Fassbinder, de la langue il ne reste rien. Un Allemand s'inspire d'un chef-d'œuvre des lettres françaises, et le film qui en résulte est en anglais. Nos pauvres petits dialectes coloniaux n'offrent plus suffisamment de marché, je suppose : mais ceci est un autre problème, pas trop gai non plus.

l'érotisme, dans l'esthétisme, dans une esthétique de boîte de travelos.

Milorad avait bien raison de souhaiter que dans *Querelle de Brest* on vît Brest : « Pour son aspect "roman d'atmosphère", écrit-il, *Querelle de Brest n'a rien à envier à Simenon* » (2). Moi j'aurais aimé voir un Brest de roman réaliste, c'est-à-dire évidemment mythique, mais vraisemblable, avec des marins qui aient cet air de marins que les marins n'ont plus. Au lieu de quoi tous les personnages du film semblent échappés d'une soirée un peu morne dans un bar cuir ; à l'exception de mon cher Franco Nero, l'officier de marine du roman, a qui l'on a donné, Dieu sait pourquoi, la touche d'un Danilo de Transylvanie ou de Caronie dans une opérette viennoise : il ne se débarrassera pas de moi aussi facilement.

Je ne dirai rien de Jeanne Moreau, ne pouvant me coltiner avec deux monstres sacrés en même temps. Fassbinder est encore plus grand mort que vivant, et ceux qui se risquent à critiquer les films mineurs ou même ratés des grands cinéastes sont à peu près assurés d'être ridicules vingt ans après. Il paraît que Fassbinder est un grand cinéaste. Je n'aurais pas découvert cela tout seul, mais personne ne m'a demandé mon avis. De toutes façons, maintenant il est lié à l'époque, et elle non plus n'est pas près de se débarrasser de lui. Je nous entends déjà, ou ce qui restera de nous, *circa* 2002 : « Oh, très années soixante-dix... ».

Et Brest ?

A ce manque près, essentiel, la langue, le film pêche plutôt par excès, par redondance, par pléonasmisme, saturation. Tous les sens et toute la symbolique du récit, ce que du moins le cinéaste en a retenu, sont impitoyablement montrés. *Querelle de Brest*, c'était un fantasme, sans doute, une longue rêverie masturbatoire, peut-être. Mais précisément, à l'imagination sexuelle il faut du réalisme : tout y est plus gros, plus rapproché, improbablement dense et bourré de coïncidences, c'est vrai ; et cependant il faut que le rêveur, le branleur, puisse y croire. Comme la pornographie, c'est un jeu avec la réalité, que l'érotisme, toujours puritain, évacue ou tient à distance. Fassbinder, ici, fait tout verser dans

La scène, c'est le cas de le dire, est dans un hôtel, chaudement recommandé par le guide *Spartacus*, et proche d'une petite ville du Midi. Un ami et moi, retour d'Espagne, nous y arrêtons pour la nuit. Nous nous présentons dans la salle à manger pour dîner. Tuile : il n'est d'autre dîner qu'un « dîner-spectacle ». Pas le choix. Le spectacle, je l'avais déjà vu il y a deux ou trois ans, et vous aussi, là ou ailleurs, car il était d'une espèce connue : show de travestis, petite robe noire ou fourreau de lamé, gros seins, perruques blondes, on imite Edith Piaf, Mae West ou Dalida et l'on se prend les jambes dans le fil du microphone. Mais il a beaucoup évolué.

tion. Pascal ou Philippe, qui va sur ses huit ans, pourra voir que les pédés, au fond, il n'y a pas de quoi en avoir peur, ni même en être trop dégoûté pourvu qu'ils ne vous touchent pas : non, ils sont seulement grotesques et ils le savent, et ça leur fait plaisir qu'on vienne se les montrer du doigt en riant. C'est même bien de les avoir, parce qu'à X, comme distractions...

Tout cela n'est encore rien. Au meneur de jeu, plutôt « bel homme », comme auraient dit nos grand-mères, et très content de lui, quoique fort menacé d'empatement, sont réservés les plus brillants costumes, les plus constellés, les plus coûteux. Il s'y pavane. « C'est notre coq », dit tendrement le patron. Il a une bonne tête de plus que ses camarades (mais je ne sais pas si ce terme ne lui répugnerait pas). Il parle d'eux au féminin. Eux s'esclaffent, ils trouvent cela tout naturel, et d'ailleurs ils font la même chose. Mais il ne s'agirait pas de mettre en cause, si peu que ce soit, la « virilité » du dynamique animateur. Une fille, dans le public, néanmoins s'y est risquée. Elle s'attire cette réplique cinglante :

— Ah non, hein, faudrait pas mélanger les serviettes et les torchons !

Mauvais esprit, elle s'obstine : — Qui c'est les serviettes et qui c'est les torchons ?

Inévitable réponse : — Venez me voir après le spectacle, ma p'tite demoiselle, je vous montrerai la différence.

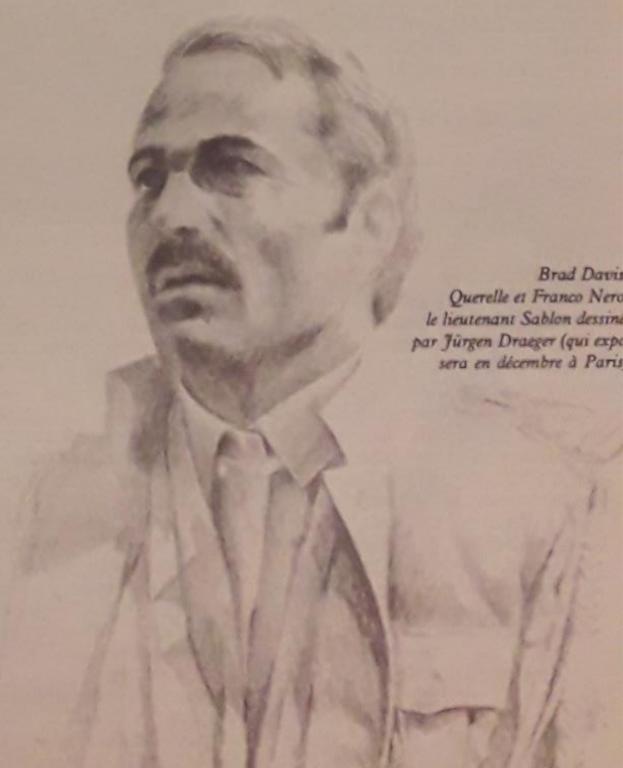
Les hinarces sont pliés en deux, mais les achriens, c'est-à-dire les travestis, sur la scène, le sont aussi. Tout est dans l'ordre. Je n'ai pas le courage de protester et de jouer les cafards : tout le monde s'amuse si bien...

★
Rentré à Paris, le premier film que je vais voir, brave petit pédé que je suis, c'est *Querelle*. Décidément, je ne m'en sors pas. Et on ne s'en sort pas. Et l'homosexualité ne s'en sort pas : paillettes ou cuir, nous ne sommes jamais que du théâtre, un show de cabaret, du music-hall, un numéro de Châtelet. J'ai écrit ailleurs que je trouvais fâcheuse l'image de l'homosexualité que donnaient les livres de Genet. C'était à peine une critique, un petit

Les torchons et les serviettes

Sans doute le maître des lieux a-t-il dû s'adapter à son public, que compose essentiellement la petite bourgeoisie hétérosexuelle et commerçante de la sous-préfecture voisine. J'avais déjà remarqué, à mon premier passage, qu'il n'y avait parmi les spectateurs que très peu d'achriens. Il n'y en a maintenant, à deux ou trois exceptions près, plus du tout. Mais les hinarces — si je peux user, pour dire hétérosexuel, de ce mot qui n'est qu'à moi, et encore à peine — mais les hinarces, donc, non contents d'avoir colonisé la salle, ont maintenant, sur la scène même, une fameuse tête de pont. Car l'hôte — y a-t-il été contraint pour sauver son spectacle, ou son entreprise même, je n'en sais rien — a engagé, comme meneur de jeu, un hinarce grand teint, et qui pète le feu. Oh, les familles libérales et modernes de X peuvent venir désormais en toute sécurité et amener belle-maman et les enfants. Elles ne s'en privent pas. Avec un peu de chance, le gentil animateur invitera le petit à monter sur les planches, l'interrogera gentiment, lui demandera s'il a déjà, à l'école, une petite amie, et s'assurera qu'il a bien remarqué à quel point les travestis sont drôles et ridicules. C'est excellent pour une éduca-

Querelle de famille



Brad Davis
Querelle et Franco Nero
le lieutenant Sablon dessiné
par Jürgen Draeger (qui exposera en décembre à Paris)

(1) Jean-Louis Bory, *Comment nous appelez-vous déjà ?*, cité par Jean Le Bitoux, *Gai Pied*, septembre 1982, p. 5.

(2) Milorad, « *Querelle* » au cinéma. *Masques*, automne 1982, p. 74.